

« En tant qu'homme blanc », commence Joe pour soutenir une idée, une révélation, une objection ou une confirmation dont il désire nous faire part. Interrompons-le tout de suite. Outre le fait qu'il est blanc et qu'il est un homme, que veut-il dire par là ? Que signifie cette locution (« en tant que ceci ou cela, je... ») utilisée à tout bout de champ pour apposer une identité sur une observation ?

Le plus souvent, il s'agit d'un argument d'autorité : en tant que membre de tel ou tel groupe social, j'ai des expériences qui confèrent un certain poids à mes remarques. Ces expériences, parce qu'elles sont représentatives de mon groupe social, pourraient même me qualifier pour en être le représentant. Il arrive parfois que cette formule soit un aveu d'humilité. Voire les deux à la fois. (« En tant que femme de la classe ouvrière, j'ai du mal à comprendre les présupposés de privilège que pose allègrement Virginia Woolf. ») Cette incantation semble indispensable. Mais elle peut s'avérer problématique.

Le concept « en tant que » est une caractéristique inhérente des identités. Pour qu'une catégorie telle qu'« hommes blancs » puisse définir une identité sociale, il faut que les personnes auxquelles cette catégorie s'applique agissent en tant que membres de ce groupe et soient considérées comme telles. Nous menons notre vie en tant qu'homme ou femme, en tant que noir ou blanc, en tant qu'enseignant ou musicien. Pourtant, le mot même d'« identité » prête à confusion : il vient du latin *idem*, « le même ». Or, parce que les membres d'un groupe d'identité donné ont des expériences qui dépendent d'une multitude d'autres facteurs sociaux, ils ne sont justement pas tous les mêmes.

Le fait d'être une lesbienne noire, par exemple, ne consiste pas simplement à cumuler des caractéristiques afro-américaines, féminines et homosexuelles ; les identités interagissent de manière complexe. L'universitaire afro-féministe Kimberlé Crenshaw [née en 1959, figure de la Théorie critique de la race, professeure à l'UCLA School of Law, N.D.L.R.] a ainsi introduit la notion d'« intersectionnalité » pour souligner la complexité des relations entre les différentes formes de subordination. Le racisme peut inciter les hommes blancs à avoir peur des hommes noirs mais à maltraiter les femmes noires. L'homophobie peut inciter les hommes d'Afrique du Sud à violer des femmes lesbiennes mais à tuer des hommes gays. (...)

Revenons à Joe. Le simple fait d'avoir une identité ne nous autorise pas à parler au nom de tous

ceux qui partagent cette identité. Joe ne s'exprime donc pas au nom de tous les hommes blancs. Peut-il au moins témoigner de ce qu'est l'expérience d'un homme blanc ?

Pas si nous prenons en compte l'intersectionnalité. Si Joe avait été un homosexuel catholique en Irlande du Nord, son expérience serait sans doute très différente de celle de ses compatriotes homosexuels protestants. L'identité détermine certes nos expériences, mais les enseignements que nous en tirons ne seront pas forcément les mêmes que ceux d'autres personnes partageant la même identité.

(...) C'est parce que nous ne sommes pas une seule chose que, dans une conversation de tous les jours, la formule « en tant que » peut nous servir à mettre en avant certains aspects de notre identité. Les humoristes jouent souvent sur ce genre de marqueur identitaire. Dans son spectacle de stand-up *Private School Negro* (« Nègre de l'école privée »), diffusé sur Netflix, l'humoriste noir américain W. Kamau Bell utilise explicitement ou implicitement l'expression « en tant que » pour alterner plusieurs de ses identités. Il s'exprime tantôt en tant que parent, obligé d'aller camper pour faire plaisir à ses enfants, tantôt en tant qu'Afro-Américain qui, pour des raisons ancestrales, ne comprend pas l'attrait du camping (« dormir dehors *de mon plein gré* ? »). Et, quand on lui demande son poids avant de monter à bord d'un petit avion, il répond en tant qu'« homme, homme hétérosexuel, père cisgenre [personne dont l'identité de genre correspond au sexe anatomique, N.D.L.R.] » : « Combien je pèse ? Aucune idée ! » (...)

Mais il ne faut pas toujours s'y fier. La revendication identitaire est généralement un geste volontaire, mais il peut arriver qu'elle assigne à existence. Je me souviens d'une comtesse anglaise un peu excentrique qui, apercevant un homme vêtu d'une veste en cuir assis sur un banc dans un parc de Hampstead, le montrait du doigt en informant ses compagnons d'un air entendu : « C'est le gay en chef. » Elle était persuadée que les homosexuels avaient une sorte de pontife ou de Premier ministre habilité à parler en leur nom.

Parce que les expériences des uns et des autres sont très diverses, la posture « en tant que » risque toujours d'être présomptueuse. Quand j'étais étudiant à Cambridge dans les années 1970, il était de bon ton d'inviter quelques hommes gays quand on faisait une fête : on nous éparpillait ici et là comme des coussins. Pour autant, mes expériences me donnent-elles le droit de parler au nom d'un ou-

vrier agricole queer originaire du fin fond de l'Idaho ? Personne ne m'a nommé gay en chef.

Si quelqu'un préconise des mesures politiques que les hommes gays devraient adopter ou que d'autres devraient adopter envers les hommes gays, peu importe que cette personne soit gay ou pas : ce qui importe, c'est que les politiques soient pertinentes. En tant qu'homme gay, on peut être opposé au mariage homosexuel (au motif que le mariage nous soumet à la culture hétéronormative et que, de toute façon, la monogamie est une invention patriarcale) ou, au contraire, militer pour le mariage homosexuel (au motif que c'est une affirmation de dignité égale et un moyen de soutenir les couples gays). Dans la mesure où tous les membres d'un groupe identitaire ne sont pas identiques, se présenter « en tant que » ne nous avance pas à grand-chose. Il en va de même pour les identités religieuses, professionnelles et nationales. (...)

Et pourtant, nous persistons à le faire. Depuis la surprenante victoire électorale de Donald Trump, les commentateurs politiques cherchent à interviewer des personnes qui s'expriment au nom des électeurs blancs de la classe ouvrière, prétendument mécontents, qui ont renoncé à leurs allégeances démocrates pour donner l'avantage à Trump.

Or, près d'un tiers des Blancs de la classe ouvrière a voté pour Hillary Clinton. Quelqu'un qui expliquerait pourquoi les ouvriers blancs ont voté Trump ne parlerait pas au nom des millions d'autres ouvriers blancs qui n'ont pas voté pour lui. Une femme pourrait exposer les raisons qui, en tant que femme blanche de la classe ouvrière, l'ont poussée à voter Clinton, mais sa sœur pourrait en faire autant en expliquant ce qui l'a poussée à voter Trump : chacune arguerait de sa classe sociale et de sa race. Très bien. Mais aucune des deux ne pourrait légitimement prétendre s'exprimer « au nom de » la classe ouvrière blanche. Aucune n'aurait l'exclusivité de la représentativité.

Arrêtons de nous exprimer « en tant que » ; ne ramenons pas constamment nos opinions à notre identité. « Pour moi, me confiait Spivak, la question de savoir "qui parle" importe moins que la question de savoir "qui va écouter". » La chorale des « en tant que » ne sert à rien, sinon à noyer le poisson. Essayons plutôt d'endosser un costume à notre taille : parlons en notre propre nom.

Kwame Anthony APPIAH « Ose parler en ton nom », *The New York Times*, août 2018, traduit de l'anglais par Myriam Dennehy.